

« Si Dieu n'existe pas, tout est permis. »

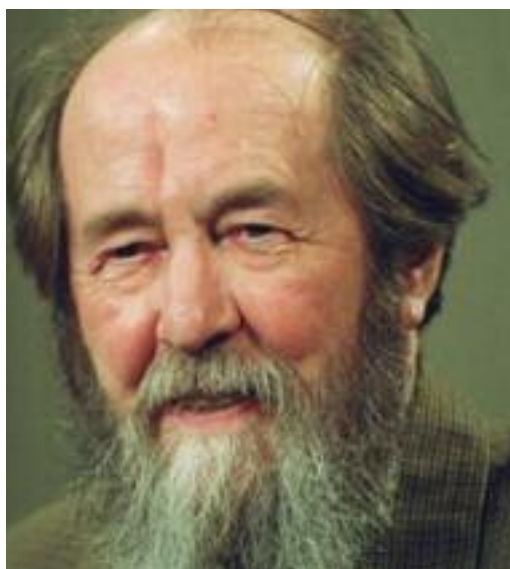
Dostoïevski

Soljenitsyne, nationaliste et croyant

On aura deviné que Soljenitsyne ne cherche la résurrection de la nation russe ni dans le modèle occidental, ni dans le communisme. On peut trouver étrange que cet hôte de l'Amérique ait condamné dans ses conférences, spécialement ses discours américains, l'avachissement moral et spirituel de l'Occident. « *Je ne veux pas, disait-il en 1978 aux étudiants d'Harvard, recommander votre société comme un modèle à suivre pour la transformation de la nôtre.* » Il condamne la complicité entre l'Est et l'Ouest qui a poussé l'Ouest à donner une sorte d'absolution au communisme en s'attaquant uniquement à Staline, dont l'intelligentsia a fait une sorte de satrape oriental. Les camps existaient dès l'époque de Lénine. Dans les 1500 pages de L'Archipel du Goulag, peu de pages sont consacrées à Staline. « *Le stalinisme n'a jamais existé, dit Soljenitsyne, c'est un concept fabriqué après 1956 par la pensée occidentale de gauche pour sauver les idéaux communistes.* » Ce qui est intrinsèquement pervers, ce n'est pas le stalinisme, c'est le communisme.

Et Soljenitsyne ne se fait aucune illusion sur ce qu'il est convenu d'appeler l'après-communisme. Dès 1990, il mettait en garde : « *Il ne faudrait pas*

qu'au lieu de sortir libérés, nous périssions écrasés sous les décombres du communisme. »



Il en expose les raisons. La chute du communisme est à la fois une réalité et une fiction. Une réalité : « *L'URSS a été maintenue pendant soixante-dix ans par le cerclage de fer d'une dictature comme on n'en avait jamais vu, mais quand l'intérieur tombe en ruine, le cerclage n'arrange rien.* » L'intérieur est tombé en ruines et le cerclage a été fragilisé à cause de Gorbatchev et malgré lui. Malgré Gorbatchev, car sa *perestroïka* et sa *glasnost* avaient

pour but, par des investissements européens, américains ou japonais, de rendre à l'URSS les moyens technologiques et économiques qui lui auraient permis d'assumer son rôle de leader du monde communiste. À cause de Gorbatchev, car cette stratégie a entraîné une fragilisation du système et l'implosion du monde socialiste.

Mais cette chute du communisme est aussi une fiction. Car il était illusoire et désastreux de penser qu'une démocratie puisse pousser sur un terrain soumis soixante-dix ans au totalitarisme. Soljenitsyne constate que le peuple n'a pas en mains son destin, que la démocratie est en

quelque sorte déversée d'en haut depuis le Parlement central, et que l'administration locale est restée sous la domination des gros bonnets choisis par les communistes du cru. Quant au peuple, "en bas", il ne parvient pas à s'organiser.

Dès 1974, Soljénitsyne avait prévu la chute du communisme, et refusé la démocratie hâtive : « *Si on proclame de but en blanc la démocratie, on verra se déclencher chez nous entre les nations une guerre d'extermination qui la balayera aussitôt.* » Comme il récidivait en 1990, Gorbatchev, avec quelque pertinence, l'avait traité de monarchiste ; on aurait presque pu le dire maurassien, s'il avait lu Maurras.

Sa conception de la nation s'enracine dans la foi orthodoxe et dans la culture russe, beaucoup plus que dans une cohésion ethnique. Elle rejoint celle de Gustave Le Bon qu'il cite : « *L'âme d'une nation est faite d'un ensemble de traditions, d'idées, de sentiments et de préjugés.* » En revanche les espaces de la plaine russe ont été ouverts durant des siècles à tous les déplacements de populations, si bien qu'un grand nombre de peuples s'est mêlé à l'ethnie russe. Ainsi définit-il les Russes : « *Quand nous disons nationalité, nous ne voulons pas dire sang, nous voulons toujours dire esprit, conscience de soi, orientation de préférences. Un sang-mêlé n'est en rien déterminant. L'esprit et la culture russes existent depuis des siècles et tous les gens qui sont attachés à cet héritage par l'âme, par leur conscience d'eux-mêmes, par une certaine souffrance, c'est eux qui sont les Russes.* »

Sa fidélité à la terre et à la culture russes le conduisent à des vues mesurées sur l'empire soviétique. Dès 1973, il était opposé à l'expansionnisme soviétique. Pour lui, la Transcaucasie, la Moldavie, les Pays Baltes, l'Asie Centrale tournée vers la Turquie et le monde musulman, avaient leur voie propre, qui n'était pas la voie russe.

La nation russe, et surtout la nation fragilisée d'aujourd'hui est incompatible avec l'empire. En revanche, de même que les mauvaises frontières qui remontent à Tito ont allumé en ex-

Yugoslavie une guerre d'extermination, Soljénitsyne estime que la désagrégation de l'Empire s'est produite selon les frontières erronées fixées par Lénine, et a donc arraché à la Russie des provinces russes.

L'effet pervers d'une liberté mal conduite a été, dans les anciennes républiques périphériques, l'explosion de nationalismes exacerbés, considérés comme progressistes, alors que le patriotisme russe était tenu pour réactionnaire, et le reproche de Soljénitsyne pourrait être transposé en France : « *Le patriotisme russe garde collée sur lui une étiquette qui remonte aux démocrates révolutionnaires du début du XXème siècle : il est "réactionnaire". Et toute manifestation de la conscience nationale russe se voit sévèrement condamnée et même assimilée à un "fascisme".* »

Enfin, pour Soljénitsyne, la nation russe a son enracinement profond dans le christianisme orthodoxe.

Soljénitsyne n'a pas toujours été chrétien. Quand il publiait en 1962 *Une Journée d'Ivan Denissovitch*, il était spiritualiste ou déiste, et Ivan n'était pas sans connivence avec lui.

Quand Aliocha le baptiste incite Ivan à prier, il réplique : « *Une prière, c'est pareil que les réclamations. Ça n'arrive jamais jusqu'au grand patron. Ou bien, il écrit dessus : refusé.* » Quand il l'incite à dire le Notre Père, Ivan songe que pour lui, le pain quotidien, c'est la miche, la ration réglementaire des deux cents grammes de pain, ou un colis, ou du rabiote de soupe, ou encore un mégot qui lui faisait plus envie, à certains moments, que la liberté. Ivan croit que Dieu casse la lune pour en faire des étoiles : superstition sans doute, mais il faut comprendre que Dieu s'occupe de quelque occupation cosmique mais se désintéresse des hommes. À la même époque, Soljénitsyne n'était pas très éloigné de cette vision des choses.

Dans *Le Premier cercle*, il s'identifie au déiste Nerjine, qu'il oppose au chrétien Sologdine. Un dialogue entre eux donne la clé de l'évolution religieuse de Soljénitsyne :

« Sologdine. – *Ami ! Seuls ceux qui souhaitent la mort du christianisme désirent en faire une religion de castrats ! Le christianisme est la foi des forts*

en esprit. Nous devons avoir le courage de voir le mal sur cette terre et de l'extirper. Attends un peu, tu viendras à Dieu à ton tour. Ton incroyance généralisée n'est pas un fondement solide pour la pensée, elle n'est qu'indigence de l'âme.

Nerjine soupira.

– Tu sais, je n'ai finalement rien contre l'aveu d'un Créateur du monde, d'une Raison Suprême de l'Univers. Pour tout dire même, j'en ai comme l'intuition. Mais deviendrais-je moins moral si j'apprenais que Dieu n'existe pas ?

– Assurément.

– Je ne crois pas. Pourquoi veux-tu à tout prix, pourquoi voulez-vous toujours qu'on professe non seulement un Dieu mais très précisément le Dieu des chrétiens, et l'unité de la Trinité, et l'Immaculée Conception ? En quoi ma croyance, en quoi mon déisme philosophique serait-il ébranlé si j'apprenais qu'aucun des miracles de l'Évangile n'a eu lieu ? En rien !

Sologdine brandit une main sévère, l'index dressé.

– Pas d'autre voie ! Si tu mets en doute un seul mot de l'Écriture, un seul point du dogme, tout s'effondre ! Tu es un sans-Dieu ! »

Texte capital : Nerjine prétend pratiquer une morale qui se passe très bien de Dieu, une morale kantienne inspirée par l'esprit des Lumières du XVIIIème siècle français. Soljénitsyne est aussi, à l'époque, grand admirateur de Tolstoï, dont l'optimisme se passe allégrement du péché originel, et croit au pacifisme et à la bonté native de l'homme. Sologdine-Panine sera le maître en révolte et en christianisme de Nerjine-Soljénitsyne. Entre le marxiste Rubine et le chrétien Sologdine, Nerjine prétend être à mi-chemin, adopter une position centriste. Sologdine lui montre que le centrisme n'est pas une position stable. Il y a deux positions stables : le matérialisme athée, d'une part ; le christianisme d'autre part. Le déiste est simplement un homme qui n'a pas encore eu le temps de devenir athée.

Admirateur de Tolstoï, Soljénitsyne devient admirateur de Dostoïevski. Son mot : « *si Dieu*

n'existe pas, tout est permis », fait écho à celui de l'Évangile : « *Sans moi, vous ne pouvez rien faire.* » Soljénitsyne se convertit en 1968. Dès lors, il lutte à la fois de l'intérieur de l'Église orthodoxe et contre elle : contre elle, parce qu'elle fait payer à la Russie trois cents ans de docilité au service de l'État, et spécialement soixante-dix ans de collaboration avec le régime communiste. En 1973, il adresse à Monseigneur Pimène une lettre vigoureuse où il lui reproche de consentir à la destruction de l'Église orthodoxe par l'État.

Dans *Une Journée d'Ivan Denissovitch* déjà, il fustigeait la corruption des popes. C'est Ivan qui parle : « *A Polomna, dans notre paroisse, y a pas plus riche que le pape (...)* Ce pape, il a dans trois villes, trois femmes à qui il verse des pensions, et une quatrième avec qui il couche. Il tient l'évêque de la région par le bout du nez, à force qu'il lui graisse la patte. Et les popes, qu'on nous a envoyés, tous tant qu'ils étaient, il leur a fait boucler recta leurs valises, vu que c'était pas un monsieur à partager le gâteau... »

Mais il se bat désormais de l'intérieur de l'Église orthodoxe, car, malgré ses forfaitures, elle seule est riche d'une continuité historique que n'assurent pas les autres Églises, et sans son réveil et sa restauration, il n'y aura pas de résurrection de la nation russe.

Danièle Masson

